PROJET DE TRADUCTION : EUGEN BARBU, TRADUCTEUR DE PANAÏT ISTRATI*

Cristina HETRIUC
Université « Ştefan cel Mare », Suceava, Roumanie
stan_m_c@yahoo.com

Abstract: Autotranslations have a special status, the distinction between identity and alterity beeing solved by the author`s translation work. An autotranslation bans a regular translation. Panaït Istrati`s novels have two series of translations: one by the author himself and another that is a result of the cooperation between the writer and professional translators. The article analyses the moral aspectsvof this sort of project.

Keywords: particular status of autotranslation, the writer`s and the translator`s position, moral translation project.

La présente étude se propose d`analyser l'éthique du projet traductif auquel Eugen Barbu associe son nom. Nous allons nous pencher sur les arguments qui se trouvent à l'origine de la décision de réviser, de remanier, de proposer d`autres solutions que celles consacrées par les autotraductions de Panaït Istrati afin de déceler l`éthique de son entreprise. L'article est structuré en plusieurs volets qui englobent nos réflexions au sujet de l`enjeu des autotraductions istratiennes, du statut du traducteur tel qu'il est envisagé par la traductologie moderne, de l'aspect paradoxal des autotraductions et du travail de traduction auquel se livrent les traducteurs de l`édition bilingue *Opere alese*/*Œuvres choisies*.

L'enjeu de l'autotraduction chez Panaït Istrati

Panaït Istrati (1884-1935) devient célèbre à Paris dans les années 20 du XX^{e} siècle, écrivant dans une langue d'emprunt, le français. Romain Rolland gère sa naissance en tant qu'écrivain et facilite la publication de ses livres chez Rieder, dans la collection « Prosateurs français contemporains ». En dépit du succès fulminant en France, Istrati veut être reconnu en tant qu'écrivain roumain et envisage « un

BDD-A5098 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:20:47 UTC)

retour à l'être[1]», à la langue maternelle et à la culture qui l'a engendré, en s'autotraduisant en roumain.

Les œuvres istratiennes écrites en français sont intégralement restituées en roumain. Certaines sont des autotraductions : *Moş Anghel* (Renasterea, 1925), *Ţaţa Minca* (Eminescu, 1931), *Casa Thuringer* (Cartea Românească, 1933), *Biroul de plasare* (Cartea Românească, 1934), *Chira Chiralina*, (I.G.Hertz, 1934), *Codin* (I.G.Hertz, 1935), *In lumea Mediteranei. Apus de soare* (Cartea Românească, 1936-posthume), le premier chapitre de *Ciulinii Bărăganului* (Moderna, 1943).

Pour le reste des oeuvres, huit traducteurs ont signé les traductions : Ion Neagu-Negulescu, Theodor Buzoianu, N. D. Cocea, Alexandru Talex, Eugen Barbu, Ion Pas, Mircea Iorgulescu et un autre traducteur resté anonyme. Ion Neagu-Negulescu, Theodor Buzoianu, Ion Pas, Mircea Iorgulescu font des traductions ponctuelles d'une seule œuvre. N. D. Cocea traduit en 1925 un fragment de *Codin* pour la revue Facla. Alexandru Talex traduit plusieurs œuvres, ainsi que la correspondance d'Istrati. Eugen Barbu traduit en collaboration avec des professionnels du français. Ce sont eux les experts linguistiques tandis que lui, il offre aux textes une vision d'écrivain professionnel.

En s'autotraduisant, l'auteur veut effacer toute trace d'hybridité qu'implique l'écriture première dans une langue étrangère et intégrer les versions roumaines à la littérature roumaine. L'enjeu de l'autotraduction istratienne est celui d'être reconnu comme écrivain roumain. L'écrivain se traduit par méfiance quant au travail des traducteurs, méfiance justifiée par la publication en 1924 chez la maison d'édition *Adevărul* de la traduction fautive de *Kyra Kyralina*. Comme l'état de santé ne lui permet pas de réaliser entierèment « la traduction de soi[2] », il lègue à ses potentiels traducteurs des consignes de traduction.

Le statut du traducteur tel qu'il est envisagé par la traductologie moderne

Nous prenons comme point de départ dans l'étude du statut du traducteur les observations de Berman pour lequel le traducteur est un être entre deux langues, agissant, d'un seul mouvement sur les deux langues en présence qui lui opposent des forces égales : « Il veut forcer

[1] MICLĂU, Paul, Table ronde *La traduction en tant que dialogue interculturel* in *Atelier de traduction*, no.12, Dossier « Identité, diversité et visibilité culturelles – dans la traduction du discours littéraire francophone », Suceava, Presses Universitaires de Suceava, 2009, p.122.

[2] SARDIN-DAMESTOY, Pascale, *Samuel Beckett, auto-traducteur ou l'art de l' « empêchement »*, Artois, Artois Presses Université, 2002, p.35.

BDD-A5098 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:20:47 UTC)

des deux côtés : forcer sa langue à se lester d'étrangeté, forcer l'autre langue à se dé-porter dans sa langue maternelle.[3] ». L'équilibre entre les forces lui est indispensable en tant que base de sa démarche ; vu sa position, il ne doit nullement incliner la balance vers l'une ou l'autre des langues, « son travail se situant dans les intersections qui se tissent entre les cultures et non dans le sein de la culture unique[4] ».

Le statut du traducteur a connu, le long de l'histoire des hauts et des bas. Longtemps, son travail a été passé sous silence ; longtemps, on ne s'est pas demandé qui était celui grâce auquel on pouvait lire une œuvre dans une autre langue que celle de la version originale. La sortie vers la lumière de la personne entreprenant le travail de traduction ne s'est pourtant pas accompagnée d'une reconnaissance de l'effort et de l'importance de son entreprise. Il n'était qu`un passeur de mots d'une langue à l'autre, qui, en plus, devait à chaque moment justifier ses choix. On n'accordait pas de crédit à ses décisions, on trouvait qu'il était un écrivain manqué du moment qu`il se contentait de vivre dans l'ombre des grands auteurs et des grands textes, sans oser créer son œuvre à soi. Le mépris envers le traducteur dérivait directement du mépris avec lequel on envisageait le processus traductif. La secondarité, les dangers de trahison auxquels était soumise à tout moment la traduction faisait d'elle une activité peu honorable. La traduction, selon les observations d'Antoine Berman n'était qu'imitation médiocre, besogneuse, servile de l'original. Le traducteur entreprenait une activité considérée *a priori* fautive, fait qui « explique son statut occulté, refoulé, honteux ». Combien de traducteurs ont intériorisé ce statut et s'excusent à l'avance auprès du lecteur de l'imperfection, de l'outrecuidance de leur entreprise ![5] »

Le traducteur est longtemps resté dans l'ombre de l'auteur ; sa condition supposant l'effacement presque total. Même s'« il ne demande rien pour lui-même », « l'abnégation, la patience, la charité même, l'honnêteté scrupuleuse, l'intelligence, la finesse[6] » qu'il met à l'épreuve dans le processus traduisant ne lui apportent que rarement la reconnaissance (celle des bons manuels bien faits ou des bibliographies). « Plein, comme il doit être du sentiment de sa

[3] BERMAN, Antoine, *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984, p. 18.
[4] PYM, Anthony, *Pour une éthique du traducteur,* Artois, Artois Presses Université, 1997, p. 16
[5] BERMAN, Antoine, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, p. 46.
[6] LARBAUD, Valéry, *Sous l'invocation de Saint Jérôme*, Paris, Gallimard, 1997, p.9.

BDD-A5098 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:20:47 UTC)

responsabilité[7] », il ne peut cependant pas profiter des bénéfices que lui apportent son travail : celui de « se remettre à l'école d'un autre esprit et de s'exercer sous la direction immédiate, d'un maître », d' « accroître sa richesse intellectuelle et d'enrichir sa littérature nationale[8] ».

On a dû attendre un repositionnement idéologique par rapport à la traduction, une reconnaissance de ses bénéfices pour que la vision sur le traducteur change. Au moment où l'on a privilégié le côté dialogique, interculturel de toute traduction, le traducteur a acquis du pouvoir puisqu'il est le seul à rendre l'image de l'Autre d'une manière exacte ou bien déformatrice. Le travail du traducteur ne se limite pas à la seule transposition d'un texte d'une langue à l`autre. Il est censé aider son lecteur à appréhender correctement l`Autre et son univers. C'est lui qui rend possible le dialogue, la découverte des autres cultures au grand public. Au-delà des compétences langagières, le traducteur doit avoir des compétences civilisationnelles pour pouvoir présenter l'Autre dans une lumière juste et exacte. Ces compétences lui sont nécessaires afin de ne pas perdre de vue le paradigme culturel à l'œuvre dans le texte à traduire, pour ne pas priver le lecteur-cible de l'ambiance culturelle d'origine. Aux compétences langagières, civilisationnelles du traducteur vient s'ajouter la compétence qui consiste à « retrouver le timbre spécifique du style de l'auteur, cette idiosyncrasie personnelle[9] ». Le traducteur doit s'ouvrir à la poétique de l'auteur, « se familiariser avec l'idiolecte de l'auteur à travers une pratique assidue de l'ensemble de son œuvre[10] » et de plus, transférer les différents registres de la langue parlée par les personnages dans le texte-cible, car « l'idiolecte utilisé par un personnage participe à sa caractérisation[11] ».

Nous allons clore la partie théorique qui servira de point de départ dans la découverte des traducteurs d'Istrati par une phrase de Michel Ballard, qui, à notre avis, surprend d'une manière exacte l`importance de la découverte du traducteur afin d'expliquer l'existence d'une traduction ou d'une certaine manière de traduire :

---

[7] LARBAUD, Valéry, *Sous l`invocation de Saint Jérôme*, Paris, Gallimard, 1997, p.58.
[8] LARBAUD, Valéry, *op. cit*., p. 70-71.
[9] LADMIRAL, Jean, René, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, 1994, p.129.
[10] BONNET, Nicolas, « Quelques aspects du caractère dialogique de la traduction littéraire » in *Transalpina, La traduction littéraire. Des aspects théoriques aux analyses textuelles*, textes recueillis pas Vivians Agostini-Ouafi et Anne-Rachel Hermetet, Presses Universitaires de Caen, 2006, p. 28.
[11] TOMASKIEWCZ, Teresa, « Transfert des différents registres de la langue parlée » in *La traduction dans tous ses états*, Études réunis par Corinne Weckstenne et Ahmed El Kaladi, Mélanges en l`honneur de Michel Ballard, Artois Presses Université, 2007, p.173.

BDD-A5098 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:20:47 UTC)

> C`est par l'analyse du travail des traducteurs que nous pouvons atteindre une meilleure vue d'ensemble de la traduction, qui n'est pas une mais plurielle, tant à cause de la spécificité des textes, des langues, des besoins, des contextes et de la subjectivité du traducteur[12].

Le traducteur moderne a pleine conscience de sa responsabilité envers l'auteur et envers le lecteur. Il doit avoir une attitude éthique envers l'auteur, respecter sa pensée et ses consignes. Il doit au lecteur l'accès sans distorsions à l'œuvre et aux intentions du créateur.

Le statut paradoxal de l`autotraduction

Cet aspect se manifeste sur plusieurs plans. Premièrement, l`autotraduction brouille la distinction ancienne entre traduction et écriture, puisqu'elle est à la fois traduction et écriture. Face à un phénomène d'autotraduction, on pourrait se demander quel est le texte original :

> L'antinomie du couple identité/altérité est transgressée, résolue dans une unité (identité), par un artifice créateur d'un simulacre. Ce qui veut dire que le texte traduit est, par rapport à l'œuvre d'origine (l'œuvre traduite par quelqu'un qui n'est pas l'auteur), un texte-simulacre, dont l'auteur (le traducteur) est un auteur-simulacre (nous donnons à ce terme le sens qu'il a dans les dictionnaires « apparence sensible qui se donne pour une réalité », « fantôme », « illusion », « apparence »). Le mot « simulacre » ne comporte ici aucune connotation péjorative et doit être compris comme « une image dans le miroir » en rapport avec la « réalité que réfléchit le miroir »[13].

La distinction identité/altérité est résolue au moment de l'autotraduction, chaque version étant un original à part entière. Michaël Oustinoff trouve que les deux textes écrits par un auteur dans deux langues sont revêtus de la même autorité. En conséquence, même si l'auteur peut « ne pas s'avérer le meilleur traducteur de son œuvre, par exemple parce qu`il est moins bon écrivain dans une langue que dans

[12] BALLARD, Michel, « Textures » in Atelier de traduction, (coord. Muguraş Constantinescu, Elena-Brânduşa Steiciuc), no.10, Suceava, Presses Universitaires de Suceava, 2008, p.220.
[13] CONSTANTINESCU, Muguraş, « Irina Mavrodin sur l'autotraduction » in *Quaderns. Revista de traduccio*, no.16, Barcelona, Universitat Autonoma de Barcelona, 2009, p. 166.

BDD-A5098 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:20:47 UTC)

une autre ou qu'il est mal entraîné à l'exercice de la traduction[14] », on ne doit nullement contester ses décisions. Toujours, affirme-t-on le fait de s'autotraduire clôt l'œuvre sur elle-même, puisqu'on empêche par avance la traduction allographe. Se traduire soi-même exclut et rend caduque toute traduction passée ou à venir.

Eugen Barbu – écrivain chevronné

Eugen Barbu (1924-1993) naît dans une famille d`ouvriers habitant la fameuse banlieue de Cuțarida, espace périphérique décrit dans son roman. Après le lycée il commence mais il abandonne vite la faculté de droit, l`école de gendarmes et la faculté de lettres.

Il travaille comme correcteur de presse de 1941 à 1945, comme rédacteur en chef de la revue *Luceafărul* de 1962-1968, de *Săptămâna* de 1970. En 1974, il devient membre correspondant de l'Académie Roumaine. Son œuvre riche et nuancée englobe des nouvelles comme *Gloaba*, 1955 , *Tripleta de aur*, 1956, *Oaie şi ai sai*, 1958, *Patru condamnați la moarte*, 1959, *Tereza*, 1961, *Prânzul de duminică*, 1962, *Vânzarea de frate*, 1968, *Martiriul Sfântului Sebastian*, 1969, *Miresele*, 1975 ; des romans comme *Balonul e rotund*, 1956, *Unsprezece*, 1956, *Groapa*, 1957, *Şoseaua Nordului*, 1959, *Facerea lumii*, 1964, *Princepele*, 1969, *Incognito I-IV*, 1975-1980, *Săptămâna nebunilor*, 1981, des pièces de théâtre comme *Să nu-ți faci prăvălie cu scara*, 1959, *Labirintul*, 1967. Il traduit Faulkner, Mann et signe le scénario de la série des *Haïdoucs*.

Le destin d'Eugen Barbu ressemble en quelque sorte à celui de Panaït Istrati. Tous les deux ont eu du mal à s`adapter au système scolaire, tous les deux proviennent des milieux pauvres, tous les deux ont vu leurs œuvres souffrir à cause des interprétations qui n'ont rien à faire avec le domaine littéraire. Ils sont des écrivains des milieux périphériques et s'intéressent aux époques passées qu'ils réussissent pleinement à illustrer dans leurs écrits : l'époque de la domination phanariote et la vie des *haïdoucs* chez Istrati, la domination phanariote et la vie des boyards roumains chez Barbu. Ils sont séparés par leur conception à l'égard du statut de l'écrivain. Istrati ne désire pas professionnaliser ce statut tandis que Barbu est pleinement conscient du fait qu'il a été reconnu comme auteur, comme quelqu'un qui est capable de créer un univers[15].

[14] OUSTINOFF Michaël, *Bilinguisme d`écriture et auto-traduction*, Julien Green, Samuel Beckett, Vladimir Nabokov, Paris, L`Harmattan, 2001, p. 20.
[15] www.ceeol.com/aspx/getdocument.aspx?logid=5&id*, site consulté le 2 septembre 2009.*

BDD-A5098 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:20:47 UTC)

Toutes proportions gardées, nous observons qu'il y a quelques ressemblances entre l'œuvre de Barbu et celle d'Istrati. On peut faire un parallèle entre le talent d'Istrati de forger une langue à soi en français, en s'appuyant surtout sur le roumain, et le talent de Barbu qui invente une langue dans le but de décrire l'époque phanariote. Tout comme Istrati qui peint des civilisations lointaines et présente un moment historique de la société roumaine, Barbu peint lui aussi des époques révolues. Pour rendre vraisemblable sa description, Barbu recrée la couleur locale et fait un travail d'ethnographe afin de familiariser le lecteur avec un âge passé. Tous les deux peignent le paysage des banlieues surprises dans des moments historiques différents.

Eugen Barbu – traducteur du « style » et non pas traducteur du « sens »

Il faut mentionner qu'Eugen Barbu est traducteur d'Istrati dans des conditions singulières. Il révise la traduction première de quelques professionnels du français, sa mission étant de recréer le style istratien. Cela dévoile une acception particulière de l'acte traductif comme acte qui se constitue en deux phases : d'abord « traduire le sens » et ensuite « traduire le style[16] ».

De plus, il est lui aussi écrivain, l'un des plus doués. Nous devons analyser les traductions qu'il signe afin de voir si elle sont marquées par son style littéraire car il se peut que « "la griffe" du traducteur-écrivain concurrence l`original[17]. » Il traduit en collaboration les œuvres d'Istrati pour l'édition bilingue complète *Opere alese/Œuvres choisies* parue chez Editura pentru literatură et dont la publication a été continuée par la maison d'édition Minerva. L'éditeur de la collection est le critique littéraire Alexandru Oprea qui a publié plusieurs ouvrages au sujet d'Istrati ; le plus important : *Panaït Istrati - chevalier errant moderne*, *Panait Istrati - dosar al vieţii şi al operei.*

L'éditeur Alexandru Oprea dévoile dans la préface de *Mes départs*/*Evadările mele* (*Œuvres choisies*/*Opere alese*, VII, Minerva, 1983) des détails qui tiennent, selon ses dires, du « journal intime » de l'édition. Il affirme qu'on a mis à la disposition d`Eugen Barbu les originaux français, mais aussi des versions très fidèles, l'écrivain n'ayant la prétention d'être spécialiste de la traduction. On mentionne

[16] LADMIRAL, Jean, René, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Gallimard, 1994, p. 121.
[17] CONSTANTINESCU, Albumița-Muguraș, *La traduction entre pratique et théorie*, Presses Universitaires de Suceava, 2005, p. 167.

BDD-A5098 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:20:47 UTC)

que pour le volume VII, il a collaboré avec Vasile Covaci, professionnel du français, travaillant dans le cadre de la Chaire de langue et de littérature françaises de l'Université de Bucarest et ayant rédigé une thèse de doctorat au sujet des écrits istratiens. Celui qui signe la traduction littérale de *Taţa Minca* est Andrei Ion Deleanu, traducteur chevronné de français et d'anglais. Sur la couverture de *Mediterana. Răsărit de soare*, *Mediterana. Apus de soare*, on note que Barbu signe la version roumaine tandis que Vicenţia Pisoschi assure la traduction littérale.

La tâche assignée à Barbu est celle de donner au texte de la traduction l'empreinte stylistique istratienne. Meschonnic voit dans cette situation de juxtaposition de deux voix, celle d'un professionnel et celle d'un écrivain un exemple de domination de la théorie de la dualité du signe :

> Une autre situation calamiteuse, mais en même temps subtilement comique, du point de vue d'une éthique du traduire, est l'entreprise qui consiste à juxtaposer un connaisseur de la langue, donc un connaisseur des contenus, et un artiste de la langue, poète, écrivain, qui va apporter du style, car c'est en deux personnes l'incarnation même du signe[18].

L'édition bilingue *Opere alese*/*Œuvres choisies* englobant les versions proposées par Eugen Barbu en collaboration avec des experts linguistiques débute en 1966 et finit en 1984. Deux maisons d'édition, Editura pentru Literatură et Minerva soutiennent le projet. Chez Editura pentru Literatură on publie, en 1966, le premier volume *Chira Chiralina* et le volume II *Moş Anghel*, en 1967, le volume III *Prezentarea haiducilor* et le volume IV *Domniţa din Snagov*. La maison d'édition Minerva continue, en 1970 la publication du volume V *Codin* et *Mihail*, en 1974, le volume VI *Neranţula*, *Familia Perlmutter*, *Ciulinii Bărăganului* et en 1983 celle des volumes VII *Evadările mele*, *Pescuitorul de bureţi* et VIII *Taţa Minca*. Le dernier volume (*Mediterana. Răsărit de soare* et *Mediterana. Apus de soare*) est publié en 1984. C'est un projet qui a besoin d'une longue période de temps pour devenir réalité. L'éditeur Alexandru Oprea est le premier à observer ces interruptions (dans le paratexte de *Codin*, *Mihail*, de *Evadările mele* et de *Pescuitorul de bureţi*) sans pourtant les justifier.

Puisque pour six des neuf volumes de l'édition, c'est Eugen Barbu qui signe seulement la traduction et Oprea avoue que celui-ci n'utilisait la version littérale que très rarement, nous allons étudier l'horizon traductif de l'écrivan Barbu. Celui-ci dévoile son intérêt pour

[18] MESCHONNIC, Henri, *Ethique et politique du traduire*, Verdier, 2007, p.31.

BDD-A5098 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:20:47 UTC)

la littérature d'Istrati. La revue *Manuscriptum* (1984, no 2, année XV) consacre, à l'occasion du centenaire Panaït Istrati tout un numéro à l'écrivain. Dans son texte, *Un citoyen du monde* qui ouvre la série d'articles, Barbu confesse sa passion pour la littérature de vagabondage. Il avoue avoir découvert l'esprit de ce genre grâce aux récits d'Istrati et à l'univers mirifique de ses lacs, de ses pécheurs, de ses belles femmes et de ses *haïdoucs*. Cependant, au-delà de ce côté aventurier, ce qu'il apprécie le plus c'est le fait que les livres sont un hymne dédié à l'amitié, à la solidarité qui devrait exister de confrère à confrère par dessus les barrières artificielles des frontières, des races et des préjugés. La littérature d'Istrati enseigne, selon Barbu le dépassement des différences liées à la couleur de la peau et à langue parlée. Eugen Barbu explique les raisons qui l`ont poussé à restituer l`œuvre d`Istrati en roumain, restitution qui s'est faite avec beaucoup de peine. Il considère que sa traduction surprend mieux que les autres le spécifique de ses œuvres. Il prétend l'avoir mieux compris que l'autre traducteur important, Alexandru Talex. La clé d'une bonne traduction résiderait dans une compréhension profonde de l`œuvre :

> Iată de ce m-am înhămat la munca de a aduce mai aproape de cititorul român fierbinţile lui capitole, scrise cu sânge. Acum când ne aflăm foarte aproape de îndeplinirea acestei epopei repuse în drepturi de cei ce l-au înţeles, să ne descoperim în faţa sa[19].

> Voilà pourquoi je me suis attelé au travail d`apporter d`une manière plus étroite, plus proche du lecteur roumain, ses brûlants chapitres, écrits avec du sang. Maintenant, lorsque nous sommes proche à accomplir cette épopée remise dans ses droits par ceux qui l'ont compris, découvrons nous - devant lui. (C`est nous qui traduisons.)

Barbu explique le travail de traduction par son penchant pour l'œuvre d'Istrati et il présente la problématique qui l'a rendue intéressante à ses yeux : la littérature de voyage, le plaidoyer pour la solidarité, pour l'enlèvement des barrières entre les gens ainsi que la manière sincère, honnête d'écrire. Voilà les raisons qui, aux yeux de Barbu, ont rendu l'œuvre istratienne durable.

Traduire signifie pour Barbu comprendre, s'identifier à la vision de l'auteur. Une nouvelle traduction c'est une annulation des traductions

[19] BARBU, Eugen, *Un citoyen du monde* in *Manuscriptum,* année XV, no 2, 1984, Bucureşti**,** Revistă trimestrială editată de Muzeul Literaturii Române, Intreprinderea Poligrafică « 13 Decembrie 1818 », p.7.

BDD-A5098 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:20:47 UTC)

antérieures, c'est l'affirmation d'une compréhension plus profonde que le reste des interprétations : « Acum când ne aflăm foarte aproape de îndeplinirea acestei epopei repuse în drepturi de cei ce l-au înțeles » (Maintenant, lorsque nous sommes proche à accomplir cette épopée remise dans ses droits par ceux qui l`ont compris. (C'est nous qui traduisons.)

En faisant cette affirmation, Barbu prétend mieux comprendre l'œuvre que l'auteur lui-même puisqu'il procède à la retraduction des volumes pour lesquels Istrati conçoit des traductions auctoriales. La déclaration d'appréciation et d'amour pour l'oeuvre est annulée, en quelque sorte, par le travail de retraduction des autotraductions et par les arguments qui justifient leur nécessité. Des voix comme celle de Liliana Şomfălean ont contesté la décision de retraduire les autotraductions ; cependant on a apprécié comme réussies les traductions des autres œuvres istratiennes pour lesquelles l'écrivain n'a pas donné de versions propres.

La traduction de *Țața Minca* fait l'objet de l'étude *Panaït Istrati - traducteur* (p.53-p.57) publiée par Liliana Şomfălean dans *Caiete critice*, nr.3-4/1985. La signataire de l'article procède à une comparaison de l'autotraduction et de la version parue dans l'édition bilingue.

L'auteure pense que, lorsqu'on a reproché à Istrati le manque de fidélité et l'impureté stylistique, les éditeurs ont pensé aux « omissions » ou aux « ajouts » que l'auteur a opérés. Elle trouve que Panaït Istrati a voulu obtenir des effets stylistiques semblables à ceux produits par l'emprunt ou par le calque en français. « Noaten, ibirboc, gheba » introduisent le lecteur roumain dans l'atmosphère de Brăïla, un monde nouveau (pour n'importe quel lecteur provenant d`une autre province de la Roumaine), presque aussi nouveau que pour le lecteur français.

Liliana Şomfalean met en évidence quelques exemples qui peuvent infirmer le témoignage de fidélité (que les éditeurs bilingues ont juré au texte istratien) : « gârla » pour « rivière », « terfelire » pour « dépravation », « să oftice » pour « narguer ». Par ce procédé, on obtient un certain effet stylistique, mais le lecteur roumain ne lit plus Panaït Istrati.

L'auteure identifie plusieurs classes d`inadvertances : le non respect du registre de langue utilisé par l'auteur, les disparates et le manque d'unité du registre, l'inconséquence dans l'emploi d'un type unitaire de narration.

L'auteure pense qu'il s`agit non pas d'une traduction, mais d'une adaptation libre, d'une version barbienne ; l'écrivain Eugen Barbu ayant surclassé le traducteur Eugen Barbu. Liliana Şomfăleanu se demande jusqu'où peut aller cette « collaboration » entre le traducteur et l'écrivain lorsque le premier annonce comme but le respect de l'original. Le résultat du travail des deux collaborateurs lui semble une

BDD-A5098 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:20:47 UTC)

traduction hybride, bizarre, fruit d'un mariage entre deux faux points de vue sur l'opération de traduction.

L'impératif d'une collection bilingue qui ne reprend pas pourtant les traductions auctoriales

Nous allons étudier le paratexte qui accompagne plusieurs traductions de l`édition bilingue. L'éditeur se fait le porte parole des traducteurs.

Le paratexte du premier volume, celui de *Kyra Kyralina*/*Chira Chiralina* (1966) est le plus consistant, tant du point de vue de la longueur que du point de vue des opinions sur la création littéraire istratienne.

L'éditeur déplore le fait que chaque écrit au sujet de l`écrivain fait l`objet des polémiques et des controverses. Il rappelle Alexandru Talex qui, au nom de ses sentiments de respect et d'amitié envers la mémoire de l'écrivain, attaque la manière de traduire de l'édition bilingue. Oprea se propose de démonter chaque argument qui prouve, dans l'opinion de Talex, le caractère fautif de leur façon de traduire. En même temps, il justifie la révision des autotraductions par un écrivain tel que Barbu. Il s'insurge contre Talex qui veut à tout prix promouvoir l`image d'un écrivain maîtrisant très bien le français. Oprea cite la lettre de Romain Rolland qui mentionne les fautes de grammaire et d'orthographe de l'auteur et la correspondance avec les correcteurs français qui dévoile que ceux-ci ont corrigé les manuscrits.

L'éditeur, tout en soulignant l`importance accordée aux autotraductions, met en évidence l'existence des expressions défectueuses et des fragments incapables de surprendre la force poétique des passages originaux. Il affirme que Panaït Istrati n'a pas le talent et le tempérament d'un traducteur. Sa personnalité est explosive, ses œuvres sont créées d'un seul mouvement et elles sont le résultat d`un tourment intérieur que l'auteur ne peut pas revivre lors de l'acte traductif. L'autotraduction demande un nécessaire dédoublement qu'Istrati ne peut pas réaliser, vu sa manière spontanée de créer. Oprea s'appuie sur les témoignages de l`auteur qui avoue la difficulté d'une telle entreprise.

Eugen Barbu a été choisi comme traducteur puisqu'il est artistiquement et mentalement apparenté à Istrati. Les autotraductions ont été revues afin de donner de l'unité au projet bilingue et afin de ne pas nuire à l'unité de style du nouveau traducteur. Un autre argument est la nécessité de remédier aux manques qu'Istrati lui-même reconnaît, en se plaignant du caractère ingrat de son travail. On affirme que la

BDD-A5098 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:20:47 UTC)

traduction suit des moyens littéraires complexes et se caractérise par l'entière fidélité envers le texte français, sans ajouts ou omissions. Les autotraductions d'Istrati sont utiles parce qu'elles offrent des indications sur la manière dont l'écrivain exige que ses œuvres soient transposées en roumain et ces textes ont la valeur d'un témoignage historique et littéraire.

Nous remarquons que le système argumentatif d'Oprea part d'une constatation assez facilement attaquable : celle de la spontanéité de l'écriture d'Istrati, incapable d'imaginer des projets et se trouvant à l'aise dans la forme de l`histoire, de la narration imprégnées d'oralité. L'écrivain ne serait pas capable de revenir sur ses pas, de réfléchir longuement à ses choix lexicaux et littéraires. L'autotraduction qui implique du renoncement, de la retenue ne serait pas conforme à la personnalité de l'auteur. Deux décennies plus tard, Mircea Iorgulescu combat la théorie du caractère « irréfléchi » de la création istratienne. Oprea lui-même, dans la postface de *Neranțula* souligne que le narrateur renonce à la technique de raconter les histoires au présent en faveur d'une narration au passé qui filtre les événements et qui ne suit plus le déroulement chronologique.

Nous ne pouvons pas être d'accord avec l'existence d'un projet d'amélioration des autotraductions qui parte d'une prémisse insuffisamment démontrée et qui de plus, est infirmée par l'éditeur même dans un autre commentaire. L'analyse comparative des traductions gérées par Barbu et de l'original met en évidence un assez grand nombre d'omissions et d'ajouts. Nous ne contestons pas qu'à certains endroits les autotraductions peuvent avoir des faiblesses (qui vont surtout, tout comme le souligne Mircea Iorgulescu dans le sens des interférences), mais cela ne justifie pas un projet qui vise non seulement la correction, mais aussi un style unitaire des versions barbiennes et des autotraductions. Cette unité de style aurait dû se faire du traducteur vers l'auteur et non pas à l'inverse.

Nous ne partageons le point de vue d'Oprea que dans une certaine mesure. Nous affirmons la nécessité de l'existence de plusieurs approches et nous trouvons que cette démarche ne peut être qu'enrichissante. Cependant, les éditeurs auraient dû se limiter à une critique des auotraductions istratiennes et non pas proposer d'autres versions. Nous pouvons accepter le fait qu'Istrati n'a pas parfaitement maîtrisé le français, que l'autotraduction aurait pu lui créer des problèmes de réexpression en roumain, mais on aurait dû laisser le lecteur décider et non pas lui imposer des retraductions des autotraductions. À la manière d'Oprea qui réclamait le droit d'existence de sa démarche, on réclame pour le lecteur le droit de trancher tout seul et d'établir si les traductions d'Istrati sont ou non conformes aux normes du roumain.

BDD-A5098 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:20:47 UTC)

Abandonné en 1967, après la publication de seulement quatre volumes, le projet d'une édition bilingue est repris trois années plus tard par la maison d'édition Minerva. Le volume V, *Codine*/*Codin* et *Mikhaïl/Mihail* est accompagné d'une courte notice au sujet de l'édition. On y précise que la version roumaine refuse l'acte de transposition mécanique, tout en usant des droits inaliénables d'une traduction. Au moment de la traduction, on a pris en compte les intentions traductologiques de l`auteur (tout comme elles sont dévoilées à travers les autotraductions consultées). On met en évidence que les insignifiants écarts par rapport au texte français sont dus à l'auteur et qu'on les a repris tels quels. Par exemple, dans le cas d'une chanson folklorique, la version roumaine contient un vers de plus que l`original.

Vu le caractère contradictoire du système d'argumentation nous nous interrogeons sur l'interprétation du refus de transposition mécanique, de l'invocation de la subjectivité de l'acte traductif et de la justification que l'écart par rapport à l'original appartient à l'auteur. Pour que ces affirmations obéissent à une logique traductologique, nous pensons que, par transposition mécanique, on comprend une traduction trop littérale qui garde même l'ordre des mots de la phrase française. Si on accepte un certain degré de liberté du traducteur, on se montre, au contraire, très sévère quant il s'agit du droit à la liberté d'un auteur par rapport à son propre texte. Tout cela, peut-être au nom des constatations que Istrati ne fait pas un bon traducteur, son caractère se prêtant plutôt à la spontanéité de la création première.

Conclusions

Eugen Barbu est quelqu'un de très contesté en tant qu'homme pour son attitude servile envers la dictature. Malgré les reproches qu'on peut lui faire, il reste un écrivain dont les œuvres figurent dans n'importe quelle histoire de la littérature roumaine. Il a une riche activité en tant que rédacteur, il traduit de l'anglais et du français vers le roumain. Cependant, il n'entreprend pas tout seul l`activité traduisante. Il collabore avec des experts ; sa contribution consiste dans la correction des textes proposés par ceux-ci et dans l'imposition d'un style supposé être celui des auteurs traduits. Cette vision de l'acte traductif en deux mouvements qui supposent en premier la traduction littérale et en deuxième la traduction du style n'est plus actuelle.

La position traductive d`Eugen Barbu n'est pas exposée lors des articles ou dans le paratexte accompagnant les traductions. Il écrit de courtes études appréciatives à l'égard de l'œuvre d'Istrati, il souligne le caractère difficile de son entreprise de restitution de l'intégrale des

BDD-A5098 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:20:47 UTC)

œuvres. Il affirme une seule fois (dans l'article publié dans la revue *Manuscriptum* à l'occasion du centenaire de la naissance d'Istrati) que ses traductions sont meilleures que celles de Talex parce qu'elles dérivent d'une meilleure compréhension de l'œuvre. Il nous semble que Barbu trouvait qu'il est obligatoire pour le traducteur d'être à son tour écrivain et qu'il considérait que l'activité de traduction s'apparente à celle de la création littéraire. Le projet de traduction que Barbu entreprend pour l`édition bilingue obéit au besoin que le public redécouvre un auteur banni pour des raisons idéologiques et non pas littéraires.

La décision du soutien d'une édition bilingue est salutaire. Elle permet une consultation rapide du texte français par les lecteurs francophones et signale, pour les lecteurs moins avertis, cette partie française de l'œuvre d'Istrati. Elle a été un instrument accessible permettant à tous (mêmes à ceux qui ne connaissaient pas le français) de voir de quelle manière Istrati introduit dans le texte français des mots roumains, turcs, grecs. Les éditions unilingues ne laissent pas entrevoir ce qui nous semble définir Istrati en tant qu'écrivain : le fait qu'il a rédigé en français avant de s'autotraduire en roumain.

Cependant, nous pensons qu'Eugen Barbu et ses collaborateurs échouent quant à leur tâche de traducteurs, telle qu'elle est envisagée de nos jours : en tant que travail de médiation éthique. Ils retraduisent, au nom des arguments qui, à une analyse plus approfondie dévoilent leur inconsistance, des textes qu'Istrati avait déjà consacrés en roumain par son travail d'autotraducteur. Ils manquent doublement leur devoir, envers l'auteur et envers le lecteur. Ils auraient dû se limiter à retraduire les œuvres que Panaït Istrati n'avait pas transposées en roumain.

Bibliographie :

BALLARD, Michel (2008) : « Textures » in Atelier de traduction, (coord. Muguraş Constantinescu, Elena-Brânduşa Steiciuc), no.10, Suceava, Editura Universității Suceava.

BARBU, Eugen (1984) : *Un citoyen du monde* in *Manuscriptum,* année XV, no 2, Bucureşti**,** Revistă trimestrială editată de Muzeul Literaturii Române, Intreprinderea Poligrafică « 13 Decembrie 1818 ».

BERMAN, Antoine (1984) : *L`épreuve de l`étranger. Culture et traduction dans l`Allemagne romantique*, Paris, Gallimard.

BERMAN, Antoine (1999) : *La traduction et la lettre ou l`auberge du lointain*, Paris, Éditions du Seuil.

BONNET, Nicolas (2006) : « Quelques aspects du caractère dialogique de la traduction littéraire » in *Transalpina, La traduction littéraire. Des aspects théoriques aux analyses textuelles*, textes recueillis pas

BDD-A5098 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:20:47 UTC)

Vivians Agostini-Ouafi et Anne-Rachel Hermetet, Presses Universitaires de Caen.
CONSTANTINESCU, Muguraş (2005) : *La traduction entre pratique et théorie*, Suceava, Presses Universitaires de Suceava.
CONSTANTINESCU, Muguraş (2009) : « Irina Mavrodin sur l'autotraduction » in *Quaderns. Revista de traduccio*, no.16, Barcelona, Universitat Autonoma de Barcelona.
IORGULESCU, Mircea (2004) : Celălat Istrati, Bucureşti, Polirom.
LADMIRAL, Jean, René (1994) : *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard.
LARBAUD, Valéry (1997) : *Sous l`invocation de Saint Jérôme*, Paris, Gallimard.
MESCHONNIC, Henri (2007) : *Ethique et politique du traduire*, Paris, Verdier.
MICLĂU, Paul (2009) : Table ronde *La traduction en tant que dialogue interculturel* in *Atelier de traduction*, no.12, Dossier « Identité, diversité et visibilité culturelles – dans la traduction du discours littéraire francophone », Suceava, Presses Universitaires de Suceava.
OUSTINOFF Michaël (2001) : *Bilinguisme d`écriture et auto-traduction, Julien Green, Samuel Beckett, Vladimir Nabokov*, Paris, L`Harmattan.
ISTRATI, Panaït (1966-1984) : *Opere alese*/*Œuvres choisies*, Bucureşti, Editura pentru literatură, Minerva.
PYM, Anthony (1997) : *Pour une éthique du traducteur,* Artois, Artois Presses Université.
SARDIN-DAMESTOY, Pascale (2002) : *Samuel Beckett, auto-traducteur ou l`art de l`« empêchement »*, Artois, Artois Presses Université.
ŞOMFĂLEAN, Liliana (1985) : « Panaït Istrati-traducteur » in *Caiete critice*, nr.3-4, Bucureşti, Viaţa Românească.
TOMASKIEWCZ, Teresa (2007) : « Transfert des différents registres de la langue parlée » in *La traduction dans tous ses états*, Études réunis par Corinne Weckstenn et Ahmed El Kaladi, Mélanges en l`honneur de Michel Ballard, Artois Presses Université.

Site consulté :
www.ceeol.com/aspx/getdocument.aspx?logid=5&id.

*Contribution publiée dans le cadre du programme CNCSIS PN II IDEI (Projet de recherche exploratoire) *Traducerea ca dialog intercultural/La traduction en tant que dialogue interculturel.*Code : ID_135, Contrat 809/2009

BDD-A5098 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-09-16 07:20:47 UTC)